Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 16 (1908)
Heft: 8

Artikel: La dépopulation de l'empire romain et les invasions germaniques
Autor: Secrétan, H.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-16083

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Deux jours après la mort de Clavière, sa femme, ne voulant pas lui survivre, mit fin à ses jours par le poison.

Clavière ne paraît pas avoir eu de fils; mais la *Biographie universelle* de Michaud dit qu'il eut une fille unique qui, privée de toute fortune, se retira à Genève après la mort de ses parents. Cependant, il ressort de la correspondance de Clavière qu'il avait un gendre. Tandis qu'il était aux arrêts chez lui, il écrivit un jour à la Convention pour demander que son gendre — lequel ne demeurait pas avec lui — pût venir le voir plus facilement et plus souvent à Suresnes. Résulterait-il de cette lettre que Clavière avait deux filles, dont l'une mariée à un homme dont le nom demeurerait inconnu, — ou que sa fille unique aurait été mariée et aurait émigré à Genève, avec ou sans son mari? Et, dans ce dernier cas, celui-ci aurait-il peut-être subi le sort de son beau-père? Question insoluble !

(A suivre.) J. Cart.

LA DÉPOPULATION DE L'EMPIRE ROMAIN ET LES INVASIONS GERMANIQUES

(Suite et fin.)

La dépopulation, résultat de diverses causes, est, à notre sens, un des facteurs manifestes de la chute de Rome. Seule elle explique l'immigration incessante des Germains comme soldats, colons, l'appauvrissement graduel de l'empire et le faible effort qu'il a fallu aux barbares pour s'y tailler des royaumes. Le champ de la sélection dans les classes cultivées s'est restreint; on ne trouve plus de grands écrivains ni de grands artistes. L'Histoire-Auguste est un indice frappant de la raréfaction des intelligences et de l'incertitude

des traditions. Les auteurs de ces compositions, très médiocres en général, cherchaient à donner aux maîtres du jour, à Dioclétien, à Constantin, un vernis anecdotique de l'histoire de leurs prédécesseurs, et nous y voyons Jules Capitolin discuter longuement, à un demi-siècle seulement de distance, la question de savoir si l'empereur Maxime et Pupien sont deux personnages, deux généraux différents entre les mains desquels s'est joué le destin du monde ou si ces deux noms se rapportaient au même personnage; l'auteur conclut que Maxime avait deux noms[1]. L'examen des monnaies a montré, en effet, dès lors, que Maxime s'appelait Maximus Pupienus.

Supprimez par hypothèse la densité décroissante de la population entière et on ne comprend plus rien à la chute du colosse; avec elle tout s'explique. L'autorité publique s'affaiblit faute de ressources et d'agents pour se faire sentir. La sécurité disparaît, les routes ne sont plus entretenues, le brigandage sévit. Les grandes constructions tombent en ruines, les ponts ne sont plus remplacés et les pierres taillées par la civilisation qui périt servent à bâtir les maisons, les monastères et les châteaux-forts. Chaque jour au lieu d'un progrès nouveau, on constate l'arrêt de quelque activité faute de réserves et faute de bras. La richesse mobilière disparaît. Pour être libre, il faut être propriétaire foncier et le grand propriétaire devient tout-puissant sur ses terres. Les faibles tombent dans la domination des forts.

La division du travail n'est plus possible, le commerce languit, les échanges diminuent. Chaque communauté de faibles groupés autour d'un homme puissant devra se suffire à elle-même, se créer ses outils, se procurer des aliments et se protéger.

Le précaire nous montre dans les grands domaines de vastes parties incultes que des malheureux demandent la

[1] Julius Capitolinus. Vie de Maxime et Balbin. C. 15, 16 et 18.

permission d'occuper. La faim se satisfait dans la servitude.

La faible densité de la population qui nous explique la fin de l'empire nous fait donc aussi comprendre la féodalité naissante, cette dissociation de la vie avec ses petits groupements politiques, ses monnaies locales, ses horizons étroits. L'homme n'a plus de loisir pour les hautes pensées, les chefs ne sauront bientôt plus écrire et presque tous n'auront plus d'autre souci que celui de leur vie matérielle et de leur sécurité relative derrière des murailles. Les dialectes locaux s'épanouissent librement quand les groupes humains sont clairsemés, et détrônent la langue universelle d'autrefois qui, comme la route et la monnaie, n'est plus un lien nécessaire. Les monnaies locales remplacent la monnaie jadis courante, de même que les grandes voies de communication, ces artères qui font partout sentir la pulsation d'un vaste organisme, sont coupées ou deviennent des fondrières. La nuit va commencer et durera jusqu'à ce que la natalité comble graduellement les vides de ce vaste organisme disjoint.

En résumé, les textes font de fréquentes allusions à la dépopulation des provinces et j'ai l'impression que les érudits confirmeront l'opinion classique que l'empire a vu sa population diminuer avant de livrer son sol à l'étranger. Déjà M. C. Jullian, qui a édité le livre de Fustel de Coulanges, à l'occasion duquel j'ai écrit ce commentaire ou plutôt formulé ces questions, laisse prévoir qu'il n'accepte pas entièrement le point de vue de son illustre maître. Dans le premier volume de ce monument d'érudition et de critique savante qu'est son histoire de la Gaule, il dit: « Les Germains moins heureux d'abord que leurs frères aînés (les Celtes) se heurteront à l'empire compact de Rome et il leur fallut attendre pour en triompher qu'il fût appauvri d'hommes et de courage. »

II

La seconde thèse de Fustel de Coulanges, c'est que la Germanie qui se dépeuplait dès le IIe siècle était vide d'hommes au Ve siècle.

« C'était une terre qui manquait d'hommes, elle était au premier occupant[1]. » Suit une note qui renvoie entre autres à Ammien Marcellin et à Jordanès[2].

Je viens de relire Ammien et Jordanès la plume à la main. Ammien décrit la Germanie à la fin du IVe siècle, un siècle avant les grands établissements définitifs, par conséquent l'impression qu'il donne des peuples germains ne peut pas différer essentiellement de leur état un siècle plus tard. Jordanès écrit son livre après l'établissement des barbares en Occident, sous le règne de Justinien. Loin de laisser l'idée que la Germanie ait été faible et dépeuplée pendant cette période, cette lecture confirme l'opinion classique que la Germanie renfermait des populations nombreuses, prolifiques, très belliqueuses, beaucoup mieux organisées qu'on ne l'imagine.

Aussi bien l'historien romain que l'historien goth décrit le guerrier germain comme un être de vigueur, de taille imposante, comme le décrivait déjà Pomponius Mela : *Immanes sunt animis atque corporibus*[3].

Sans doute Ammien dit (XXIX, 6) que les Quades autrefois si belliqueux sont bien déchus de leur puissance ancienne.

[1] P. 301.

[2] Par une erreur de copie il n'y a pas un mot d'Ammien qui se rapporte aux faits pour lesquels il est appelé à témoigner dans les chapitres cités.

XXVI 3, raconte les excès d'Apronien, préfet de Rome, contre les magiciens ; 5, le début de la révolte de Procope.

XXVII 5, une campagne contre les Goths qui se retirent à l'approche de Valens. Ce livre finit au C. 12 et le C. 14 invoqué n'existe pas.

[3] Mela III, 3.

Mais ils n'en prennent pas moins les armes parce que Valentinien élève des retranchements sur l'autre rive du Danube.

Par contre, Ammien nous représente les peuples germains, qui menacent et franchissent constamment la frontière du Rhin, comme des peuples nombreux, puissants et redoutables. Si, par malheur, l'empereur ne fait pas à leurs envoyés des cadeaux suffisants, ils dévastent les provinces voisines de la Gaule. Voici comme il nous dépeint les Alamans vers 370[1] : « Cette féroce nation, avait malgré les échecs à sa puissance naissante, tellement accru sa population qu'elle semblait avoir joui de plusieurs siècles de paix. » Ces nations fournissent des troupes bien armées qui disputent en plusieurs rencontres la victoire et qui quelquefois triomphent des légions en bataille rangée.

Si les Germains prennent constamment l'offensive, les Romains ne s'attardent jamais au delà du Rhin qu'ils franchissent rarement. Quand ils l'ont franchi, Ammien ne trouve pas que la Germanie soit déserte; le soldat y pille *villas opulentas* et brûle *domicilia cuncta curatius ritu romano constructa*[2]. A cette occasion Julien relève un fort édifié par Trajan et se retire après y avoir laissé une garnison temporaire. Mais malgré ce succès on prévoit les incursions de multitudes renaissantes. Leurs chefs sont des hommes intelligents. Nous avons vu le roi Vadomaire, attiré dans un guet-apens, transformé en général romain par l'empereur. Chose singulière, pendant que Vadomaire se romanisait, Vithicab, son fils, devenait l'âme de la lutte contre les Romains et se rendit si redoutable qu'ils le firent assassiner traîtreusement[3]. Cette situation extrêmement dramatique montre le flottement des âmes barbares entre l'appel d'une civilisation prestigieuse et la fidélité aux traditions ancestrales.

[1] Ammien XXVIII, 5.
[2] XVII, 1.
[3] XXVII, 10.

On ne tire pas, pour rappeler Vegèce, des armées d'hommes de grande taille et puissamment musclés d'une population clairsemée de vagabonds. Ce sont au contraire les témoins d'une race robuste en pleine expansion, les fruits d'une puissante fécondité.

A Argentoratum, les Germains avaient mis en ligne 35,000 hommes et les meilleures troupes de Julien étaient les Bataves « qui devaient, le sort aidant, décider du succès dans les circonstances les plus critiques » [1].

L'infériorité des Germains dans cette bataille provint en partie de ce qu'ils manquaient de cavalerie ; ils forcèrent leur roi Chnodomaire et les autres chefs qui étaient montés de descendre de cheval pour maintenir l'égalité de tous dans le péril. (Ammien XVI, 12.) Le peuple alaman Lentien, sur les confins de la Rhétie, mit à lui seul sur pied 40 à 60,000 combattants pour surprendre Gratien qui, des Gaules, se portait en hâte au secours de Valens. Le roi franc Mellobaude, qui commandait les Romains, mit les Alamans en déroute, mais l'armée d'occident arriva trop tard pour empêcher les désastreux événements de Thrace, où Valens, écrasé par les Goths, succomba avec son armée. (Ammien XXXI, 10.)

Attila, objectera-t-on, a traversé la Germanie sans coup férir, entraînant les bandes germaniques à Châlons. Mais Attila était un redoutable chef, armé d'un puissant instrument de guerre, entouré d'un grand prestige. Les cavaliers huns, rompus aux ruses de la guerre, unissaient la rapidité des mouvements à la puissance du choc. (Ammien XXXI, 1.) Attila a dominé les uns par la terreur, les autres par l'appât du butin. Et dans cette terrible bataille des nations qui mettait aux prises les Germains déjà établis en Gaule avec les nouveaux venus à la curée, l'histoire ne nous dit pas que les

[1] Ibid. XVI, 12.

Germains d'Attila l'aient trahi, quand même la première journée fut indécise.

La chevauchée d'Attila ne prouve pas que la Germanie fût alors dépeuplée et sans force. C'est comme si, dans seize cents ans, parce que Napoléon est arrivé de Paris aux portes de Moscou sans livrer bataille, on en tirait la conclusion que l'Allemagne et la Russie manquaient d'hommes.

III

Fustel affirme enfin que le péril germanique n'a jamais été évoqué par les anciens.

Il me semble, au contraire, que les Romains ont toujours considéré les Germains comme un terrible danger pour l'empire. Déjà Sénèque dans son traité sur la colère écrit en parlant des Germains [1] :

Illis corporibus da rationem, da disciplinam, et ut nihil amplius dicam, necesse erit nobis certe romanos mores repetere.

Le danger est tellement évident qu'il ne croit pas devoir insister, « *ut nihil amplius dicam* ». Cette phrase pourrait servir d'épigraphe à la Germanie de Tacite. Quand on lit ces quelques pages avec sérénité, il est impossible de ne pas y voir l'œuvre d'un moraliste sévère pour son pays. C'est une satire des mœurs romaines, qui conduisaient à la dépopulation et à la ruine, par l'exaltation des vertus domestiques et guerrières des Germains. Tandis que, c'est Tacite qui parle, les Romains limitaient le nombre des enfants [2] et

[1] I, 11.

[2] Il faut insister sur la forte expression de Tacite, qui ne permet pas de méconnaître son intention :

« *Numerum liberorum finire aut quemquam ex agnatis necare, flagitium habetur, plusque ibi boni mores valent quam alibi bonæ leges* ». Germanie. 19.

soignaient généralement mal leurs esclaves, les Germains se reproduisaient sans compter et donnaient à leurs serviteurs un foyer et une famille [1]. Pour lui comme pour Sénèque les Germains sont de terribles voisins et si on ne peut se les concilier par la politique, il ne reste plus d'autre espoir pour le salut de l'empire que la haine réciproque de ces peuples jeunes, vigoureux et pauvres qui ont toutes les énergies de la force brutale. Tout en continuant à se déchirer entre eux, ils ont acquis assez de *ratio* et *disciplina* pour envahir l'empire affaibli. Ils ont anéanti la puissance militaire de Rome qui paraissait si solide que Cicéron pouvait écrire à un de ses amis : « Supposons que Rome dure encore dix mille ans » et Rome n'a guère duré plus de quatre siècles. Mais ce mot jeté au hasard, par pure hypothèse, sans but défini, Sénèque et Tacite ne l'auraient pas répété. Leurs craintes raisonnées ont été justifiées par l'histoire.

Ammien, dans son dernier Livre, exprime l'angoisse du citoyen. La défaite de Valens et l'établissement des Goths au sud du Danube sont pour lui un événement sinistre, un précédent terrible pour l'avenir du monde romain. Sans doute, ajoute-t-il, Rome, autrefois n'a pas fléchi sous de terribles désastres, mais alors les âmes étaient plus hautes. (XXXI, 5.) S'il lui arrive ailleurs [2] de dire, en lisant ses récits sous forme de conférences à Rome, que Rome est éternelle, c'est que le patriote sent toujours le besoin d'affirmer sa foi aux destinées de son pays, surtout quand il a la mort dans l'âme.

Les Romains ont donc envisagé le péril germanique dès les débuts de l'empire. Ils ont compris que cette race prolifique et belliqueuse était un danger permanent. La population de l'empire baissait sous l'influence de causes générales et

[1] Suum quisque sedem suos penates regit Ibid 25.

[2] Ammien XXVI, 2. Victura cum seculis Roma.

spéciales. Les causes générales atteignaient aussi les Germains, mais ils compensaient leurs pertes par la natalité exubérante des peuples jeunes, ignorants et pauvres. C'est cette natalité qui leur a permis de fournir pendant quatre siècles à l'empire des foules d'hommes de guerre et de travail, et leurs peuples sont restés assez forts malgré tout pour occuper l'empire déchu.

Si j'ai soulevé brièvement cette question de la population de l'empire, c'est que la densité croissante ou décroissante des peuples me paraît être un facteur trop négligé des grandes crises historiques.

La dépopulation de l'Occident, comme nous nous le sommes déjà demandé, n'explique-t-elle pas en partie la féodalité ?

Les infiltrations germaniques n'ont pas assez relevé le chiffre de la population pour enrayer le mouvement de dissociation politique qui a été la conséquence éloignée de la chute de l'empire. Malgré le passage des barbares, il y avait encore, à la fin du Vme siècle, des contrées désertes sur les bords du Danube. Des siècles d'anarchie ont étouffé la germination de ce sang nouveau, mêlé aux populations décimées de l'empire. Mais derrière les murs des villes et à l'abri des châteaux-forts, la natalité a repris son cours normal et une civilisation nouvelle a pu se former. Il est puéril sans doute de chercher dans un seul ordre de causes la transformation des sociétés. Les uns cherchent dans les idées ou dans les croyances les facteurs essentiels. Pour eux c'est un livre qui a fait une révolution ou une religion qui a tout marqué de son sceau. L'imagination et la passion peuvent s'arrêter à une cause apparente pour expliquer les événements. Mais les résultats sont toujours dûs à une série de causes que la science avertie doit démêler. Le phénomène historique qui a un caractère de simplicité et d'unité, est préparé par une multiplicité de faits matériels et moraux, de

même que le motif qui emporte en définitive la détermination de la volonté individuelle et qui souvent apparaît seul à la conscience au moment de l'acte est en réalité accompagné de plusieurs autres motifs qui n'en sont pas moins puissants pour être moins apparents.

Pour qu'un César se révèle, il faut que le peuple soit mûr pour la servitude. Une doctrine ne l'emporte et ne se traduit en fait que parce qu'elle exprime les passions des masses, leurs besoins et leurs espérances. Sans rien enlever au rôle des idées dans le développement historique, on peut admettre que les conditions physiologiques et économiques des peuples sont un des facteurs prépondérants du développement et du déclin dont toutes les civilisations passées nous montrent le spectacle.

L'empire romain nous en donne un exemple frappant. Ce serait méconnaître les enseignements de l'histoire de supposer dans l'évolution un progrès nécessaire. D'ailleurs la définition du progrès varie suivant les goûts et les tendances des individus; on ne peut donc donner au progrès une définition générale qu'en la conformant aux désirs les plus constants de la majorité des hommes ; c'est dire que le progrès est l'expansion de la vie, le triomphe de la vie dans ses manifestations les plus variées. Ce qui assure le progrès c'est l'association des efforts humains multipliés pour satisfaire les besoins croissants matériels, intellectuels et moraux des sociétés. Il en résulte que les notions de progrès et de décadence sont liées intimément au mouvement progressif ou régressif des populations. Pendant les périodes régressives ou stationnaires, les regards se retournent en arrière vers le passé, qui rayonne dans le lointain. C'est lui qui est encore le guide et le maître des intelligences qui s'éveillent dans le monde renaissant, puis, quand la vie surabonde, l'humanité se trace de nouveaux sillons. La vie triomphante oublie les rêves sombres et les pensées figées; les besoins

nouveaux des sociétés croissantes créent l'industrie, et la joie de vivre qui accompagne la fécondité, s'épanouit dans l'art et la littérature. Les dialectes locaux se rapprochent et, en s'organisant, se subordonnant, quand l'accroissement des populations en fait un besoin, créent la langue nationale que réclame une convergence nouvelle d'efforts vers l'association solidaire qui caractérise la civilisation.

L'accroissement général des populations a pour conséquence la division du travail et la spécialisation des cultures. Les échanges nombreux exigent des voies de communication multiples et des entrepôts. Les intérêts deviennent solidaires, les populations s'agrègent, les nations se rapprochent. La monnaie prend un type uniforme, les lignes douanières s'espacent ; l'autorité publique s'affirme grâce à des ressources et à des moyens d'action croissants.

Un progrès continu économique, intellectuel, scientifique et même moral suppose une population croissante. Le progrès matériel exige des bras plus nombreux pour satisfaire des besoins qui s'exaltent dans une poussée illimitée de désirs; la sélection sur un vaste théâtre groupe des intelligences qui se fécondent par leur action réciproque, et la lutte pour être exige un déploiement d'énergie de ceux qui ont leur place à prendre, ce qui est le cas dans les sociétés croissantes qui lancent leur avant-garde à la conquête du monde.

En tout cas, à notre sens, le mouvement de la population est un des facteurs prépondérants de la civilisation et l'étude de ses causes un des problèmes les plus attachants de l'histoire.

Dr H. Secrétan.